

Où sont mes racines ?

Entretien avec Gabriel Debray

Propos recueillis par Céline Delavaux

Cassandra n°67, automne 2006, p. 80-83.

Le Local, nom modeste d'une petite salle au rez-de-chaussée d'un immeuble de Belleville, espace chaleureux dont la discrétion masque une activité culturelle dense tournée vers les habitants du quartier. Ouvert depuis cinq ans par l'association Ombre en lumière, Le Local propose des ateliers de théâtre, d'écriture et de danse, mène un travail d'action culturelle dans les écoles voisines et programme des spectacles. Gabriel Debray, metteur en scène et fondateur de l'association, mesure les effets de la rencontre de ses convictions avec un lieu de création collective niché au cœur d'un quartier symbolique parmi ceux que l'on dit « sensibles ».

Quand un parcours croise un lieu

La « ligne de conduite » qui s'invente au Local est liée à mon parcours de metteur en scène, qui a commencé avec une invention de ma grand-mère, peintre... Elle avait construit un théâtre d'images transparentes et de jeux d'ombres, un castelet avec lequel j'adorais raconter des histoires lorsque j'étais enfant. Je me souviens aussi du *Capitaine Fracasse* mis en scène par Mnouchkine et de l'*Arlequin serviteur de deux maîtres* dans la mise en scène de Strehler. Mon premier spectacle, un *Gulliver* avec un comédien et des marionnettes à fil, à La Vieille Grille, m'a beaucoup marqué.

J'ai entamé une formation théâtrale avec une illusion post-soixante-huit, au moment où l'idée qu'il fallait transformer la société par le théâtre était en déperdition. C'était le « grand hiver des années quatre-vingt » dont parle Deleuze, un refroidissement des utopies, du mouvement vers l'autre.

J'ai fondé une compagnie, guidé par l'idée de la décentralisation théâtrale, avec la volonté de rencontrer un public qui ne va jamais au théâtre. Notre compagnie était itinérante pendant l'été, semi-professionnelle, semi-amateur. Nous n'allions pas à Avignon, mais dans de tout petits villages du sud de la France.

J'ai fait une première mise en scène en 1987, et j'ai commencé à rencontrer des auteurs de théâtre. Il me semblait important de chercher comment interroger les gens sur leur réalité sans passer par un théâtre du quotidien ; de travailler avec la satire, ce que l'on retrouve chez des contemporains : chez Bond, Berkoff, Jouanneau, chez Minyana parfois, ou chez Durif.

J'ai longtemps été assistant à la mise en scène, ce qui m'a permis d'« apprendre l'institution théâtrale ». Au même moment, j'allais à la rencontre des lycéens avec le « théâtre à livre ouvert », qui consistait en la lecture à haute voix de textes pour une approche du théâtre. Je circulais dans une vingtaine de lycées en banlieue, pour lesquels j'étais un Martien, un « bouffon »... On y perd ses certitudes, on entre dans la certitude de ses doutes !

J'ai choisi de monter une association avec l'envie de créer des spectacles et de sensibiliser au rôle du théâtre dans la cité. Voilà pour les statuts de l'association ! C'était en 1994. J'ai commencé par des projets en direction des écoles, en travaillant sur des auteurs vivants. La création d'aujourd'hui est à faire avec des textes d'aujourd'hui.

Au moment du Printemps des poètes, j'ai rencontré Amadou Gaye, photographe et comédien, habitant du quartier. Nous avons tous les deux choisi des textes de poètes noirs à lire. J'ai décidé de le mettre en scène et nous avons monté *Négritudes*, qui est présenté au Local à l'automne. Cette année, avec les deux autres programmeurs, nous travaillons à une création

collective : nous avons collecté une série d'entretiens filmés, dans le quartier, avec des gens de cultures différentes, sur la question de la main et du geste.

Je monte cette année une pièce de Claude Weil, avec qui j'ai travaillé dans un lycée d'enseignement technique. *Nasr Eddin Hodja à Paris* est l'histoire de ce personnage mythique, sublime bouffon de la culture orientale, qui se retrouve en 2006, après des pérégrinations, sur le macadam parisien. Il est important de témoigner de ce genre de choses dans ce quartier. C'est un moment clé dans le parcours du Local. Salah Teskouk, le comédien, a l'âge de ces gens qui ont travaillé dans des usines françaises au moment des Trente Glorieuses, qui sont devenus transparents pour la société française et qui ne peuvent pas retourner au pays, où ils sont considérés comme des Français. Un auteur juif, un comédien franco-algérien : la rencontre fait sens.

De l'action culturelle à la création

Depuis 1995, Ombre en lumière, l'association que j'ai créée avec des comédiens, danseurs et auteurs, intervient dans des écoles de Belleville dans le cadre de Droit de cité. C'est ce qui nous a fait connaître sur le quartier. Nous avons investi Le Local en janvier 2002, à partir d'un travail d'action culturelle mené dans le cadre de la politique de la Ville. Un travail d'implantation géographique était nécessaire dans ce quartier dit « difficile » ou « sensible ».

Auparavant, il y avait ici un bar. La rue de l'Orillon, c'est la rue de *La Vie devant soi* d'Émile Ajar avec Mme Rosa, la rue que l'on voit dans beaucoup de films policiers des années soixante-dix, quatre-vingt : bagarres et trafics. L'immeuble où nous sommes installés est une résidence pour personnes âgées. Le rez-de-chaussée avait été conçu pour des commerces, mais cette partie du bâtiment qui donne sur la rue restait vide... C'est Thierry Dufourmantelle, ami vidéaste aujourd'hui chargé d'une partie de la programmation au Local, qui l'a repéré. J'ai proposé un projet qui reposait sur le croisement des pratiques artistiques, des publics, des âges, des origines. Pour moi, ce lieu devait (et doit) être un carrefour, un creuset. Nous avons l'avantage d'être une équipe constituée. L'action menée dans les écoles était appréciée par la ville : ce travail d'accès à la culture pour tous, cette pratique du théâtre, à la fois exigeante et bienveillante avec les enfants, portée par la vague de l'action culturelle en milieu scolaire... Nous étions pionniers par rapport à ce qui se faisait dans le primaire : deux heures hebdomadaires sur le temps scolaire, un bon partenariat avec les enseignants... Le lieu nous a été prêté dans le cadre d'une convention annuelle, renouvelable chaque année, entre l'État et le Logement français. Nous avons inventé notre cahier des charges, nos missions. Nous ne sommes pas arrivés avec un drapeau « espace culturel de proximité » ; nous ne sommes pas partis de l'appropriation d'un lieu dont on ne savait pas quoi faire.

L'implantation s'est faite par étapes. Nous poursuivons notre approche sensible sur le temps scolaire pour des enfants en réseau d'éducation prioritaire, et Le Local est impliqué dans un « jumelage » avec un lycée d'enseignement technique dans le X^e arrondissement avec des jeunes gens en majorité issus de l'immigration.

La nouveauté, avec ce lieu, c'est que nous avons pu faire de la création et programmer des spectacles. Nous avons commencé avec un concert, dans le cadre de ce que nous avons appelé les Rencontres du onzième type. Lorsque nous avons invité Peter Watkins et projeté son film *La Commune*, j'ai senti que certains avaient envie que la programmation soit plus fournie. Et dès septembre 2003, nous avons amorcé la programmation avec quelque chose qui nous identifiait bien : la présentation pendant un mois du travail de Laurence Février réalisé à la Goutte-d'Or puis dans une zone rurale, *Quartiers*. Une forme de théâtre documentaire, à partir d'une question posée aux habitants d'un lieu : « Pour vous, vivre ici, ça veut dire quoi ? » Nous avons ensuite mis en place une programmation trimestrielle, et nous avons maintenant une vingtaine de rendez-vous par an : du théâtre d'objets et de marionnettes, de la danse, de la chanson française et du théâtre.

L'équipe s'est constituée dans le temps, dans le « faire », dans l'engagement. Claire de Monclin, danseuse, travaillait avec moi dans les écoles. Thierry Dufourmantelle est un habitant du quartier, sculpteur et vidéaste, passionné par les marionnettes. À côté de la programmation, nous avons une équipe qui intervient dans les écoles et anime des ateliers au Local, une administratrice, un régisseur et... beaucoup de bénévoles : un retraité qui vit au-dessus du Local, des gens du quartier et d'ailleurs, souvent issus des ateliers. Dans une société qui ne valorise pas le partage, nous sommes dans le partage – partager des compétences, des chemins différents, des cultures, transmettre...

Nous avons fait les choses à l'envers : l'action culturelle d'abord, puis les ateliers de pratique artistique, avant de mettre en place une programmation et de faire de la création. Habituellement, ce sont des créateurs qui font une programmation et qui proposent ensuite des ateliers... Au début, nous avons eu beaucoup de mal à nous faire comprendre par les institutions, par le quartier. On nous demandait toujours si notre projet était social, culturel, ou socio-culturel ! Mais la culture est toujours liée au social.

Le Local repéré dans le quartier

En mars 2005, une pièce a été créée au Local, *Inconnu à cette adresse*, dans une mise en scène de Xavier Béjà. Plus de mille personnes ont été accueillies dans cette petite salle de soixante-dix places... C'est une fierté. Le Local a maintenant une identité repérée. À travers notre programmation, l'action culturelle et les ateliers, les associations du quartier ont commencé à nous reconnaître. Il se passe tant de choses dans ce petit lieu ! Ce foisonnement a créé une personnalité. Des liens se sont noués avec des associations voisines. Nous travaillons avec des enfants chinois « primo-arrivants », en association avec Culture en partage ; nous sommes engagés dans un travail d'oralité et d'écriture avec des femmes issues de l'immigration, en lien avec la Maison pour un développement solidaire. Les lycéens des établissements où nous intervenons viennent ; une option et un atelier se déroulent ici. On prête les lieux aux écoles, l'équipe anime les ateliers.

Les ateliers amateurs, qui impliquent le corps et le texte – lecture, théâtre, écriture et danse – sont fréquentés à 75 % par les gens de Belleville. Il y a une circulation entre les « trois étages » et les gens l'ont compris. Une ligne s'est inventée. Croisement. Carrefour.

Des manifestations comme Lire en fête ou le Printemps des poètes permettent de présenter gratuitement des événements. L'ouverture et la rencontre, ce sont aussi les petits tarifs, 10 euros au maximum, et des ateliers animés par des professionnels à 400 euros l'année (50 % de moins pour les chômeurs et les étudiants). Bénéficiant d'un lieu qui nous est prêté, sans budget de fonctionnement, nous ne sommes pas dans une logique commerciale, mais dans une volonté militante.

Avoir une pratique culturelle au Local est une manière d'interroger le théâtre aujourd'hui. On a dû inventer des formes : dans le cadre des ateliers de théâtre pour les enfants, les auteurs Nathalie Lévy et Gérald Sther écrivent une pièce de 15 minutes pour vingt-cinq comédiens. Le contexte oblige à inventer. On se situe d'abord dans l'humain. La vraie manière de découvrir le théâtre, c'est de le pratiquer. Les enfants qui participent aux ateliers sont portés par un texte qui est le fruit d'un travail d'improvisation et d'écriture avec l'auteur, chacun se retrouvant dans cette langue, et, au moment où ils jouent, ils se rendent compte qu'ils sont dans le collectif.